

sois, je ne tente pas de faire des prosélytes. Quant à faire des bleus, à qui que ce soit, je suis trop paisible pour cela ; quant à faire rougir mes concitoyens, je m'y refuse de tout mes forces. Si les jeunes femmes et les jeunes filles de Saint-Thomas ont les joues si roses, ce n'est pas ma faute. J'ai passé l'âge où le croisement du regard fait rougir la beauté, et je suis du reste assez fortifié chez moi pour que de pareilles accusations n'aient pas de suite. Si tant est que je doive porter une couleur, qu'on dise bien haut que je ne suis pas blanc, et je ne m'en défendrai pas.

Tout le territoire de Saint-Thomas est divisé en seigneuries, auxquelles de beaux noms sont attachés, mais seigneuries et seigneurs sont à peu près effacés ou disparus ; toutefois, il reste dans les familles bourgeoises la noble tradition féodale de la charité. Les pauvres sont nombreux, mais ils semblent n'exister que pour faire valoir cette vertu des riches. Les mendiants sont de la famille, ils ont leur couvert à la table, à certains jours fixés, et c'est une inquiétude lorsqu'on ne les voit pas venir. Il en est qui, non contents de donner, trouvent encore le moyen de porter la charité à domicile. La plupart des nécessiteux sont reconnaissants. Vous en trouverez même qui sont heureux de leur état, qui seraient bien en peine de leur fortune, si tout-à-coup ils devenaient riches. De rares exceptions se plaindront du pain trop dur ou trop ménagé. Un peu d'ingratitude ne fait que rehausser devant Dieu l'œuvre de la charité, sans la décourager parmi nous.

* *

C'était vers la fin de septembre dernier.

—Que faites-vous donc là ? me dit mon ami Robert, qui m'arrive tout haletant, le fusil à la main.

—Je suis en train d'écrire ce que je pense de Saint-Thomas, et tout à l'heure vous tomberez vous-même sous ma plume. Ainsi, gare à vous ! Où allez-vous, vous-même ?

—Où je vais ? Je vais à la chasse aux corbijeaux ; il y en a des nuées chez M. Fiset, et, en remontant le long de la rivière ; —venez-vous ? oh ! en êtes-vous ?

—Si pressé que ça ? Tu sais bien pourtant que tu ne vas pas là pour tuer des corbijeaux, mais seulement pour tuer le temps ?

—Je ne tiens pas à tuer le temps, je ne l'ai jamais provoqué et je ne demande pas mieux qu'il me laisse vivre en paix. Dans ce duel là, on a toujours le dessous, en dépit des dires des vantards qui se targuent d'avoir tué le temps. S'il était mort, je ne le trouverais pas si dur. Et puis, je crois que ce n'est pas à la chasse, mais plutôt au travail que l'on peut vraiment tuer le temps.

—Comme ça, tu t'en vas chasser le corbijeau ?

—Sans doute, vous voyez bien : j'ai mon fusil, ma gibecière, vingt cartouches, et mon sifflet ! Tiens ! voyez-vous si je ne ferais pas un beau corbijeau ?

En même temps, Robert se mit à souffler dans son sifflet de manière à imiter le cri du gibier convoité.

—Laisse-moi donc voir ton sifflet.

Après avoir examiné l'instrument mystificateur, je lui dis :

—Je le trouve petit : tu ne l'as jamais avalé ?

—Oh ! par exemple ! reprit-il, en éclatant de rire, pour qui me prenez-vous ?

—Dam ! c'est arrivé à d'autres.

—Oui, mais pas de s'en servir après ?

—Si ! si ! c'est une aventure de Charles Nodier.

—Contez-la moi s'il vous plaît, j'y trouverai peut-être un moyen d'économie que je saurai apprécier, par les temps durs que nous traversons.

Toute sa vie, Charles Nodier, qui a été auteur de romans, de pièces de théâtre, etc., a gardé le goût des représentations de Polichinelle. "Tous les jours, dit de Banville, il allait perdre quelques heures à écouter ce drame éternel. Il avait fini par devenir un peu l'ami du directeur, et causait avec lui, lorsque cet industriel sortait de sa baraque pour respirer un peu.

—Mon ami, lui dit-il, un jour, com-

ment diable faites-vous pour donner à Polichinelle cette voix si comique, tous les jours la même et toujours égale ? Cela doit être bien difficile !

—Difficile ? oh non ! il faut la pratique.

—J'entends, il faut de l'habitude...

—La pratique.

—Eh bien oui, de la pratique, de l'habitude.

—Non, la pratique.

—Qu'est-ce que la pratique ?

—C'est ce petit instrument.

Nodier mit la pratique dans sa bouche (un petit sifflet à peu près comme celui-ci) et essaya de faire parler Polichinelle. Polichinelle parla comme père et mère.

—Comme c'est commode, s'écria Charles Nodier, ravi.

—Comme ça, répondit le directeur. Ces pratiques, c'est trop petit, on est sujet à les avaler.

—Bah ! est-ce que vous avez déjà avalé celle-là ?

—Trois fois, monsieur !

Nodier ôta précipitamment la pratique de sa bouche, et se promit de laisser Polichinelle parler tout seul à l'avenir.

—Pour toi Robert, tu prétends ne pas avoir encore avalé ton sifflet, c'est fort bien, mais es-tu sûr de l'avoir acheté neuf ?

—Farceur que vous êtes ! vous mériteriez d'avoir ma pratique, si je la perdais—Bonjour ! au revoir !

—Bonne chasse, mon ami !

* *

Un fort vent du nord-est souffle depuis trois jours. Dès qu'on le vit venir de loin, là-bas, à travers les voiles blanches des navires, il apparut comme un sourcil froncé, —signe d'un caractère irascible— nous rentrâmes prudemment au bassin : les chaloupes de la batture nous suivirent, et celles qui s'étaient aventurées dans les files ne tardèrent pas à entreprendre la traversée. A la hauteur de la bouée, la houle les fatiguait déjà. Elles arrivent cependant, elles ont cargué leurs voiles, elles pourront dormir paisiblement cette nuit sur leurs ancres. Nous sommes là, une dizaine de pêcheurs sur le quai neuf, scrutant de l'œil dans l'atmosphère les chances de la nuit et du lendemain. Le vent s'est apaisé, mais la mer a senti l'aiguillon, nous l'entendons gronder sur les battures, et les cayes montrent une crinière écumante. Le ciel se noircit tout autour, le Cap Tourmente, d'un bleu sombre a l'air de s'être rapproché de nous, amenant derrière lui ses compagnes des Laurentides comme pour danser une ronde au bruit de l'ouragan. Il n'est pourtant que quatre heures de l'après-midi et la nuit se fait déjà. Les jours du nord-est, le soleil s'enrhume, prend la fièvre et se met de bonne heure au lit.

—Ce n'est qu'une risée de vent, disent les uns, nous avons eu tort de quitter la pêche.

—Nous allons avoir un grain, bien sûr, répond un autre.

—Oui, un grain ! reprend un loup de mer, un grain avec ses graines c'est-à-dire, trois jours, de gros, de mauvais temps. Tenez, le voyez-vous venir, là, en bas du Cap ? Ce petit nuage gris pâle, qui rase les vagues, c'est le courrier qui nous dit : "gare à vous, voici la tempête."

Et la tempête est venue et elle a duré trois jours, comme l'avait pronostiqué le vieux marin.

Oh ! le nord-est ! le nord-est ! quelle calamité pour les paroisses riveraines au-dessous de Québec ! Plus de plaisir, de gaieté, de bonne humeur même, au foyer, du moment que son cri strident a déchiré l'atmosphère. Les contrevents se ferment, les portes se verrouillent, on bourre le poêle de buches de bois franc réservées pour les grands froids de janvier ou de février, les fenêtres ébranlées vibrent sur leurs ferrures, les murs les plus épais sont percés de courants d'air, des lutins font grincer les essés des volets, pendant que d'autres emplissent la cheminée de plaintes, de gémissements prolongés, qui font songer malgré soi aux morts. Après le vent, vient la pluie fine, sèche, crépitante, qui traverse elle aussi

les murs les plus compactes et ruisselle sur les parquets. Ce sont les larmes de ces voix gémissantes qu'on entend au dehors tout autour de la maison. Il faut alors, malgré soi, songer aux pauvres gens qui sont sur la mer ; ceux qui ont des leurs engagés sur le terrible élément prient avec ferveur : les chapellets se disent du cœur plus que des doigts. C'est bien le moins que la prière soit bonne, lorsque tous les éléments se conjurent pour rendre la vie mauvaise. Durant la nuit, la pluie augmente, et les frissons de soulever autant que de froid nous pelotonnent dans nos couvertures. On dort de ci, de là, comme on peut, une oreille vendue au vent, un œil ouvert, en soupirant après le jour.

Voici le jour enfin, qui s'épand, sans soleil bien entendu, jour tamisé par la ouate grise des nuages, lambeaux arrachés aux voiles de l'Atlantique, voiles déchirés que promènent des fantômes qui se lamentent là-haut. Vous allez voir au premier carreau de la fenêtre, qui pleure sous le fouet impitoyable de la pluie. Les arbres, les moissons, les herbes sont pliés sous le vent. Les grands ormes, aux branches flexibles, le dos tourné à l'orage semblent ramasser leurs rameaux et leurs feuilles pour s'en faire un manteau protecteur. On n'entend partout que des voix lamentables. Le grand fleuve se roule sur son lit de douleur, écumant de rage, hurlant, rugissant sous un épais linceul de brume. On n'aperçoit plus les Laurentides, ni les îles d'en face. Seulement, dans une échappée de vue, entre deux souffles du terrible Norus, l'œil distingue des mâts de vaisseaux levés comme des bras implorant le ciel.

Rivières et ruisseaux débordés, envahissent les champs, bondissent écumant, font frémir la solitude des éclats de leur colère. La grande chute de la rivière du Sud, si bien décrite par M. de Gaspé dans ses *Anciens-Canadiens*, qui d'ordinaire se laisse paisiblement glisser sur la pente des rochers, les ébranle aujourd'hui jusque dans leurs fondements. Ses eaux limpides frangées d'argent ont pris tout à coup une teinte rousse, presque la couleur du sang. A la voir ainsi sauvage, éperdue, on dirait qu'elle bondit sur une proie invisible, ou que prise de désespoir, elle se précipite dans l'abîme pour s'y perdre à jamais. En vérité, tout se prête à l'horrible.

On nous annonce que les estacades de barrage audessus du village menacent de se rompre. Vingt-cinq mille billots les assiègent. Ces arbres mutilés, ces morts de la forêt voisine, qui dorment depuis le printemps le long des grèves, ont soudain retrouvé une vie fantastique. Rassemblés par les flots, ils vont, armée inconsciente, effrayante dans sa force, rompre les chaînes de leur prison. Ils vont au hasard, follement précipités, plongeant, se relevant, s'entassant, se culbutant, de face de flanc, meurtris, broyés, écrasés, rompus en éclats, mais allant toujours, chacun faisant son œuvre. On entend la vibration des chaînes tendues à outrance : les poteaux qui les retiennent du haut des culées craquent comme des épaules disloquées, les poutres liées quatre par quatre, soudées entre elles par des chaînes, épaulées au pilier du centre, sont débordées, le pilier central même est envahi, et sa tête porte des centaines de billots menaçants, debout, couchés, croisés, les uns complets, les autres déchiétés, mais tous à l'assaut. Que le flot maintenant leur donne un coup d'épaule, et vainqueurs, ils emporteront l'obstacle.

Dieu ne le voudra pas. Ces billots représentent une fortune honnête—et de plus une somme de travail ou une quantité de pain que trop de bouches innocentes attendent, pour qu'il n'ait pas pitié de leurs larmes et de leurs prières.

D'où vient-il donc ce Nord-Est impitoyable, qui porte partout l'ennui, la crainte, la terreur, la ruine, la désolation ?

D'aucuns diraient que le monstre Océan, en se roulant sur sa couche, a lâché échapper cette tempête par un de ses événements, et que sa courbe parabolique, par sa force naturelle d'expulsion, doit embrasser tout

l'espace compris entre l'estuaire du fleuve Saint-Laurent et les Montagnes-Rocheuses ; pour ma part, je suis d'un autre avis. Sur un point quelconque de notre globe, il doit se trouver des peuples dévorés par la soif, des terres desséchées dont la moisson est menacée, qui ont besoin d'eau. Ces peuples méritent peut-être d'être châtiés, mais une prière pure, une prière de sainte ou d'enfant est montée de là jusqu'à Dieu. Père sensible et bon, Dieu aura pris de l'eau dans le creux de sa main pour la porter à ces malheureux, à la prière de l'innocence ; une goutte sera tombée sur nous au passage—voilà tout. Que Dieu en soit béni, et puisse-t-il nous traiter de même dans nos souffrances ou dans la sécheresse de nos cœurs.

A.-N. MONTPETIT.

(La suite au prochain numéro.)

CHILI ET PÉROU

LES CHILIENS A LIMA —FIN DE LA GUERRE

Le vapeur des Etats-Unis, *Adams*, a apporté à Panama les journaux de Lima du 29 janvier. Le rapport officiel chilien des batailles de Chorillos et Miraflores diffère peu de ceux déjà publiés. Les pertes en tués et blessés n'ont pas été aussi fortes qu'on l'avait dit, ni d'un côté ni de l'autre, mais le résultat n'a pas été moins désastreux. On n'a pas appris que la centaine d'hommes qui ont suivi dans sa fuite le dictateur Pierola, ni ceux qui ont accompagné dans le nord le général Montero, nommé à la dernière heure commandant du département du Nord, aient fait des tentatives de réorganisation.

L'armée du Sud est dissoute, et les hommes sont rentrés chez eux, convaincus, comme le sont aussi les autorités et la population d'Arequipa, où était le quartier-général de cette armée, qu'une plus longue résistance est impossible.

On dit que les Chiliens ont envoyé à Pierola la requête de revenir prendre le gouvernement, afin de pouvoir traiter de la paix avec une autorité constituée. Pierola aurait répondu en demandant comme condition préalable à son retour que l'état des choses soit considéré comme étant le même qu'avant la bataille de Miraflores, alors qu'il existait un armistice et que le corps diplomatique négociait pour la paix. Les notables résidents de Lima ont conclu de cette réponse que Pierola ne se rend aucun compte de la véritable situation, et aux derniers avis ils discutaient l'établissement d'un gouvernement provisoire qui aurait pour chef le Dr Antonio Arenas, avocat, de Lima.

Il est probable que le prochain steamer apportera la nouvelle de la constitution du nouveau gouvernement, de la convocation du congrès et de l'ouverture de négociations avec le ministre de la guerre du Chili.

Le cours forcé est rétabli pour les billets de 10 sols de l'émission de janvier et février 1879.

Les dégâts commis par la populace de Lima, en vols et incendies, pendant le soulèvement du 15 janvier, sont estimés à un minimum de \$6,000,000.

Les Chiliens font peu sentir le régime militaire à la population de Lima. Il n'a pas été touché au gouvernement municipal, et les tribunaux siègent comme à l'ordinaire.

Les habitants de Santiago et de Valparaiso ont accueilli la nouvelle de l'occupation de Lima par des transports de joie excessifs. Les réjouissances ont duré 48 heures dans ces deux villes.

ERRATA

Dans la pièce de poésie intitulée : Beethoven, il s'est glissé deux erreurs typographiques. Dans le deuxième quatrain, au lieu de : *clavin*, lisez : *clavecin*. Au lieu de : *déroutant*, lisez : *déroutent*.

Un Normand disait pour prière, tous les soirs, en se couchant :

—O mon Dieu, ne me donnez pas de bien, mais dites-moi où il y en a, je saurai bien en prendre.